

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

ADMINISTRATION

— 27 —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Reçu par l'Administration



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

Ligne insertion - - 10 cents

Autre " " " " " "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

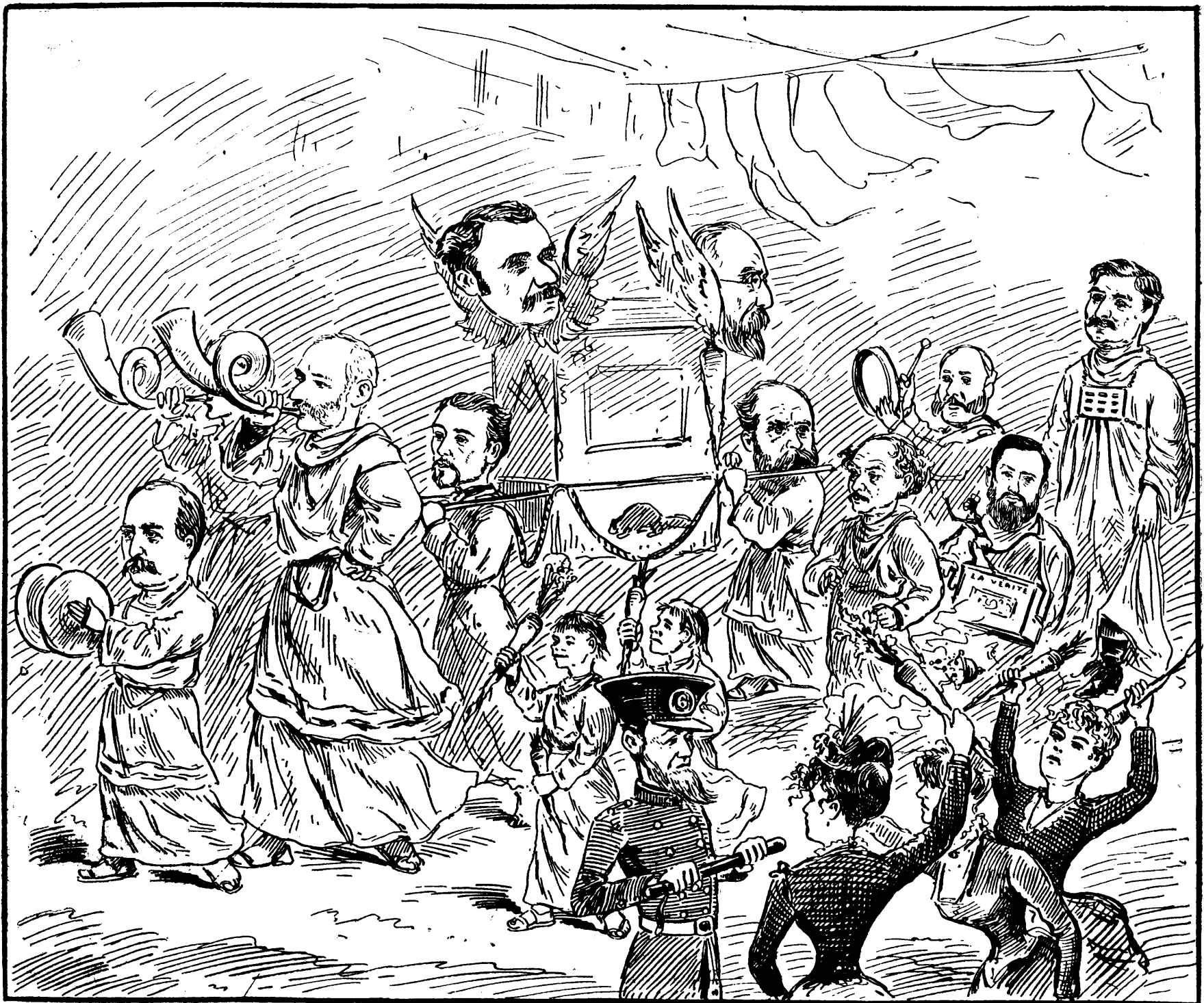
LE NUMERO

UN CENTIME

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 12 MARS 1887

No 25



ENTRÉE TRIOMPHALE DE MERCIER A QUÉBEC LE 16 MARS

— AVEC —

**L'ARCHE DE LA NOUVELLE ALLIANCE**

L'Arche est portée par Duhamel et McShane ; l'encens par L. O. David. L'orgue est joué par Pistolet Tardivel.

Les filles des Folies Bergères de Sion, Laura de Sartigny en tête, chantent les louanges du Grand Prêtre Mercier.

Laudate eum in tympanis et besonantibus. Laudate eum in *cordis* et organo.

Chantons ses louanges sur les cymbales et les trompettes. Célébrons sa gloire avec la *corde* et l'orgue.

**LE VIOLON**

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 12 MARS 1887



**CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE**

Où il est question du jubilé, des élections et du sirage.

Londres, 1er mars.

Mon cher VIOLON.

Je saute de suite à pieds joints dans la matière, sans faire de fions sur mon voyage de Montréal à Londres.

Je viens de jaser au moins une heure avec la bourgeoise, et je t'assure qu'elle a trouvé ce que je lui disais très intéressant. Quand je suis entré dans sa maison, je n'y ai jamais vu un bordas pareil ; tout paraissait sens dessus dessous et les domestiques se faisaient aller comme des queues de veaux. La bourgeoise était à faire le train dans le store-room qui se trouve à côté de la cuisine. Elle était en jupon de droguet barré et elle portait un vieux corsage de robe en indienne bleue avec des petits picots blancs de temps en temps. Elle s'était enroulé un mouchoir de poche jaune autour de la tête. Elle tenait à la main un époussetoi d'aile de dinde. Elle s'est revirée en m'entendant venir et elle m'a dit :

—Bonjour, Ladébauche, tu vas estuser ma toilette. Je suis dans mon grand ménage. Ça dure depuis plus de quinze jours.

—Faites-en pas de cas, madame, je sais parfaitement les embarras qu'il y a à tenir une grosse maison comme la vôtre. Si vous avez besoin de quelque petit service, vous savez que je suis votre homme.

—J'aurai une job à te donner toute à l'heure ; en attendant, je vais t'expliquer pourquoi on fait le train dans la maison. Je me prépare à mon jubilé. Je t'assure que cela cause beaucoup de plaisir à ma famille. Toutes les gazettes du pays ne parlent aujourd'hui que de mon jubilé.

—C'est une très bonne idée que vous avez eue là de faire votre jubilé, par chez nous tout le monde l'a fait, excepté les protestants et les Rouges qui parlent et écrivent contre les prêtres, je parle des mauvais rouges, s'entend, car il y a quelques bons catholiques parmi eux. Je vois que vous n'avez pas eu votre jubilé en même temps que les Canayens.

—Qu'est-ce que tu me rabâches-là, Ladébauche. Tu me dis que les Canayens ne célébreront pas le jubilé en même temps que ceux du vieux pays ?

—Mais oui, certainement, puisqu'on l'a fait l'année dernière.

—Ce n'est pas possible, le jubilé a été annoncé partout pour cette année.

—Quand je vous dis que c'est le cas, madame. Ce sont les Pères Rédemptoristes qui l'ont prêché à la paroisse.

—Il y a erreur, mon ami. Vous étiez tous

dans les patates. A preuve que mon jubilé ne commence que dans le mois de mai.

—Estusez, madame, mais l'Eglise ne se trompe pas.

—L'Eglise n'a rien à faire avec mon jubilé qui sera une fête continuelle pendant deux ou trois mois.

—Vous avez une drôle de manière de comprendre ce que c'est qu'un jubilé.

—Mon jubilé, c'est la célébration de la cinquantième année de mon entrée dans les affaires. J'ai roulé le char de l'Etat depuis 1837 jusqu'à cette année, ce qui fait juste cinquante ans.

—Par chez nous les Canayens appellent ça des noces d'or.

—Soit, j'admettrai que c'est une espèce de noces d'or. On va tirer du canon jour et nuit, mes soldats drilleront avec leurs plus beaux habillements, on lancera des feux d'artifice, on carillonnera toutes les cloches, il y aura des fricots chez tous les gros, les gens se mettront en fête et en auront mal aux cheveux six mois après. Tu comprends que pour ce jubilé, ou plutôt ces noces d'or, il me faudra des toilettes neuves. Je recevrai bien du monde. Il faut que dans ma maison tout soit reluisant de propreté comme un sou neuf. Je compte sur toi, Ladébauche, pour me donner un coup de main.

—Je ne flanche jamais quand il y a de l'ouvrage, surtout lorsque c'est pour vous, madame. Voyons, donnez-moi ma besogne.

—D'abord, tu vas voir aux argenteries, à mes bijoux et à tous les trésors de la couronne. Tu les éclairciras de ton mieux. Tu démonteras les couchettes, et s'il y a apparence de punaises, tu ébouillanteras les montants et tu y verseras du coal oil. Tu trouveras le blanc de Cyrus et la canisse au coal oil dans la cuisine, près du banc des seaux. Pendant que tu seras à l'ouvrage, on jaspera ensemble des Canayens.

La bourgeoise sortit alors du store-room et monta dans la salle. Elle ouvrit une grande armoire et elle m'avindit, un à un, tous les morceaux que je devais frotter, sa vieille couronne, son diadème des Indes, son sceptre, un peu bossé près de la jointure du milieu, et une cinquantaine de gros diamants.

Elle me les fit descendre à la cuisine et me dit de les frotter sur une table près du dressoir.

Pendant que je saçais un vieux chamois dans une terrine de ferblanc, où était le blanc de Cyrus, et que j'en frottai un à un tous les articles descendus de l'armoire, la bonne femme était assise à côté de moi. Tout en rempiétant une vieille paire de bas de soie, elle me demandait des nouvelles du pays. Je lui dis comme ça :

Il y a eu de grands changements par chez nous, surtout da s le chanquier, de Masson. Son foreman Ross a été obligé de lâcher la cambuse par suite du frette qu'il y a eu par chez nous le 14 octobre. Ça lui a causé une espèce de rhumatisme. Le mal s'était mis dans les jointures des doigts qui sont devenus comme des crampons. Il souffrait tant, le pauvre homme, que ça en faisait piqué. Le 20 janvier, il a averti son bourgeois qu'il ne pouvait plus continuer à conduire le chanquier, et il conseilla à Masson de choisir son ami Taillon comme foreman. Taillon a pris la job, mais il n'a pas pu "bossier" le chanquier plus d'une journée. La gang à Mercier est arrivé avec une corde et a épeuré les amis de Taillon en disant qu'ils allaient les pendre.

Le bourgeois, pour avoir la paix, a été obligé d'engager Mercier et ses hommes. Ils commenceront à bucher le 16 mars, mais je pense pas qu'ils descendent beaucoup de bois, parce qu'il y aura une row dans la cambuse avant longtemps. Il n'y a pas de difficulté qu'il y a trop de brouillons et de gens mal à main parmi les chums de Mercier, et ça finira par une débandade générale.

—Maintenant, parle-moi de Johnny. Comment s'arrange-t-il ?

—Johnny va toujours du train de la grise. Cet hiver Blake et Laurier se croyaient sûrs de l'écrapouillier dans une bataille en règle,

mais lorsqu'ils se sont rencontrés, devire. C'était plus la même histoire. Il s'agissait de savoir si la protection était bonne ou mauvaise pour le pays. Attention que les Canayens se sont montrés du bon côté. C'était drôle de voir la figure des Rouges le 23 février. Ils avaient tous l'air de dindes en train de boire de l'eau sûre. Johnny est encore game pour cinq ans. Le bonhomme est bien vieux, mais je crois qu'il sera encore assez fort pour venir danser un rigodon chez vous pendant votre jubilé.

—Je suis heureuse d'apprendre de si bonnes nouvelles de mon ami Johnny. Quand tu retourneras dans ton pays, tu lui feras bien mes respects et tu lui diras que je l'invite à être de ma fête le 24 mai prochain.

Changement de propos, mon bon Ladébauche, je vais faire cette année une grosse dépense de sirage. Je serai obligé de sirer les maires de toutes les grosses paroisses du Canada. On me dit que les gens aiment ça par chez vous.

—Vous me demandez si les Canayens aiment le sirage ? oui, je penserais qu'ils aiment ça une croûte. Le sirage, madame, ils vous considèrent ça comme un velour.

Un qu'aurait ben aimé ça, c'est notre ancien maire Beaugrand. Imaginez-vous comme ça serait joli de s'appeler Sir Honoré Champagne dit Beaugrand, baronnet. Mais pour son malheur, c'est Abbott qui l'a remplacé comme maire. Abbott aura le sirage de Montréal. C'est un bon vieux et le sirage lui conviendra. Abbott est un homme capable de faire honneur à ses affaires. Vous aurez affaire à un vrai mossieu, je ne vous dis que ça. Si le sirage convient à quelque chose, c'est certainement à des hommes coppés, capables de le faire reluire comme il faut.

—Ma provision de sirage n'est pas aussi grosse qu'on le dit. J'en enverrai à Québec et à Bytown s'il m'en reste après avoir servi les amis du vieux pays.

J'avais alors fini mon éclaircissage des bijoux de la bourgeoise.

Je lui souhaitai le bonjour, en lui promettant de revenir à Londres pour le jubilé.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

**LA Foudre**

Une des conséquences des chaleurs de la saison, ce sont les orages dont l'influence sur la santé publique ne saurait être niée, comme le prouvent les victimes de la foudre. Le nombre de ces victimes, pour être relativement rare, n'est pourtant pas "une quantité négligeable". Pour s'en convaincre, il suffira de relever quelques chiffres authentiques, plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

D'après une statistique établie à la fin de 1884, la foudre avait tué à cette époque quatre mille six cents personnes, en France seulement, depuis que l'on avait commencé à compter ses victimes, c'est-à-dire depuis 1835. C'est une moyenne de près de cent victimes par an.

Ce sont là des individus tués sur le coup. Mais, dit M. Flammariion, il y a environ autant de blessés et cinq fois plus de personnes atteintes. Dans la période de 1835 à 1884, il y a eu 4,609 personnes tuées du coup, un millier de personnes frappées de lésions qui ont entraîné la mort, 4,000 frappées de paralysie momentanée ou peu durable, et 20,000 atteintes de blessures sans conséquence.

Les années du maximum ont été : 1874 (178 tués), 1868 (156), 1880 (147), 1883 (143), 1865 (140). Ce sont des années aux étés chauds et orageux, généralement remarquables par la qualité de leurs vins. C'est là sans doute ce qui a donné lieu au dicton.

Lorsqu'il tonne en avril,  
Prépare tes barils.

Les années du maximum ont été : 1843 (118 tués), 1853 (50), 1860 (51), 1854 (52), 1851 (54), années froides.

On remarque des contrées où il ne tonne presque jamais et où les victimes de la foudre sont extrêmement rares. Il en est d'autres, au contraire, qui paient leur tribut chaque année à la foudre. Les pays de montagnes, comme le Puy-de-Dôme, la Haute-Loire, les départements de Saône-et-Loire, de la Loire, de l'Ardeche, de l'Allier, sont les plus éprouvés ; les plus privilégiés

sont la manche, l'Eure-et-Loir, l'Orne, le Calvados, l'Eure.

Les cas de foudroiement sont assez communs dans les campagnes : ils sont rares dans les villes. Quoique plusieurs orages éclatent chaque année sur Paris, que la foudre frappe presque chaque fois des arbres, des édifices ou des maisons, souvent des casernes, cependant il n'y a pas eu, à Paris et dans le département de la Seine tout entier, une seule personne tuée par la foudre depuis 1864.

Souvent la foudre ne touche qu'aux vêtements de ses victimes, et elle produit alors les effets les plus bizarres : elle fond une boucle d'oreille sans foudroyer la personne qui la porte ; elle fond une chaîne d'or portée au cou en laissant à la place une ligne noir dentelée, elle brule un soulier sans blesser le porteur.

Le 11 août 1855, un voyageur fut foudroyé sur un chemin, près de Valleriois (Haute-Saône) ; dix minutes après la décharge, il s'éveilla, ne se souvenant de rien, mais grelottant de froid : il était complètement nu ; ses chaussures et des lambeaux de vêtements gisaient loin de lui.

Le 29 août 1791, dans un pré auprès de Pavie, le tonnerre en boule arriva aux pieds d'une jeune paysanne, les effleura, s'insinua sous ses vêtements, mit sa chemise en morceaux et sortit par le corsage. L'enfant en fut quitte pour la peur.

Le 14 août 1884, sur la cause de Larzac, un homme est foudroyé, et, de tous ses vêtements disparus, il ne lui reste qu'une seule manche de tricot.

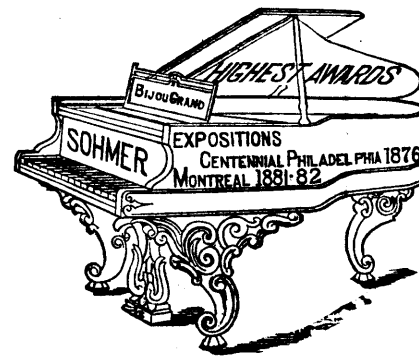
Une femme déguisée en homme dans une fête publique fut, dit Flammariion, entièrement dépouillée de ses vêtements par un coup de foudre qui les mit en pièces et les lança au loin, y compris ses chaussures. La fumée dissipée, on trouva la victime nue et morte ; on dut l'envelopper dans un drap pour l'emporter.

Mais de tous les effets de la foudre, l'un des plus extraordinaires est certainement de laisser les victimes dans l'attitude même où la mort subite est venue les surprendre, exactement comme il arrive pour les soldats tués brusquement sur les champs de bataille.

Un des plus anciens faits de ce genre a été rapporté par Cardan. Huit moissonneurs s'étaient réfugiés sous un chêne pour se mettre à l'abri de l'orage et prendre leur repas. Une coup de tonnerre retentit, et les huit personnes frappées à mort par la foudre restèrent dans la position qu'elles occupaient, l'une tenant son verre, l'autre portant son pain à sa bouche, sans que l'expression de leur visage ait été modifiée.

Un fait curieux à noter, c'est que, lorsqu'on est frappé par la foudre, on ne s'en aperçoit pas. La foudre, c'est la décharge électrique qui se produit aux yeux par l'éclair, et aux oreilles par le tonnerre. C'est l'éclair qui tue et non pas le tonnerre, (de sorte que, lorsqu'on a vu l'éclair sans en être foudroyé, on n'a pas à craindre le tonnerre, qui n'est qu'un écho lointain sans danger).

Toute personne foudroyée n'a pas entendu le tonnerre et n'a même pas vu l'éclair. Les personnes foudroyées qui sont revenues à la vie ne laissent aucun doute à cet égard : toutes déclarent n'avoir pas vu l'éclair et avoir été foudroyées sans le savoir.



**SOHMER**

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Couvent de Villa Maria, Montréal, Couvent du Sacré Cœur à Mahatanville, Couvent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Couvent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

**LAVIGNE et LAJOIE**

1657, RUE NOTRE-DAME, Montréal.



Coups d'Archet

**Fumet.**—Dis-donc, Trémou, qu'est-ce que c'est que l'urbanité ?

**Trémou.**—L'urbanité, c'est la déférence qui se trouve être la subséquence de l'inférieur au supérieur.

**Fumet.**—C'est drôle, je ne me défigurais pas que c'était ça.

Une dame renvoie sa cuisinière et lui donne son compte.

L'argent compté, la fille choisit une pièce de 25 sous et la jette au chien du logis.

—Que signifie ?

—Dame, répond la cuisinière, il ne les a pas volés, depuis six mois que c'est lui qui nettoie ma vaisselle.

Un indiscret demandait à une dame quel âge elle avait.

Elle répondit en cherchant :

—Attendez que je compte !... Je me suis mariée à dix-huit ans, mon mari en avait trente. Il en a maintenant le double... Donc, j'ai trente-six ans.

L'autre regarda la dame, ébahi de cette arithmétique féminine :

—En effet ! dit-il, mais vous ne paraissez pas les avoir.

Le rédacteur de la *Patrie* a réussi à s'acclimater au Canada. Aujourd'hui, il écrit le français tout comme le premier Canayen venu. Lisez :

“Maintenant ces argents provenant des manufactures peuvent-elles servir aux fonds électoral ?”

*Patrie* de mercredi 2 mars, 1ère page, 2ème colonne.

Argent féminin. Le Canayen dit toujours : c'est de la *bonne* argent.—Quand on a de l'argent on la garde.

Décidément les écrivains de la *Patrie* ont commencé à prendre le goût de tinette dans notre pays.

UNE EXPLICATION POLITIQUE.

**La pratique.**—Je dois vous dire que je n'aime pas le lait que vous me vendez là.

**Le laitier.**—Pourquoi ? Qu'est-ce que vous y trouvez ?

**La pratique.**—Regardez-le donc. Voyez comme il est bleu.

**Le laitier.**—C'est vrai, il est un peu moins blanc que de coutume.

**La pratique.**—Pourquoi ça ?

**Le laitier.**—Je crois que je puis vous l'expliquer.

**La pratique.**—Je serais contente d'entendre votre explication.

**Le laitier.**—C'est une vache rouge, je l'appelle Rougette ; depuis qu'elle a su que les conservateurs restaient à Ottawa, elle a le diable bleu et son lait s'en sent.

Un grand médecin avait soigné un petit enfant. La mère reconnaissante arrive chez le sauveur de son fils.

“Mon Dieu, docteur, dit-elle, il y a des services qui ne se payent pas : je ne savais comment reconnaître vos soins... J'ai pensé que vous voudriez bien accepter ce porte-monnaie que j'ai brodé de ma main.”

—Madame, répliqua un peu rudement le docteur, la médecine n'est pas une affaire de sentiment, et nos soins veulent être rémunérés en argent, les petits cadeaux entretiennent l'amitié, mais ils n'entretennent pas nos maisons.

—Mais docteur, dit la dame effarée et blessée, parlez, fixez un chiffre.

—Madame, ne vous récriez pas, c'est deux mille francs...”

Sur ce, la dame ouvre le porte-monnaie, en tire cinq billets de mille francs, en distrait deux, qu'elle donne au médecin, remet les trois autres dans le porte-monnaie et se retire.

L'histoire, ayant beaucoup circulé, a été exploitée.

Une femme, qui a gagné un procès, a offert à son avocat une petite chaise en tapisserie, ouvrage de ses mains. L'avocat n'a eu garde de refuser ce petit meuble,



APRÈS LE CIRQUE ou LA FIN DE LA QUESTION RIEL

Blake et Laurier reviennent avec leur Jumbo tout écloppé et hors de service. La carabine de 37 de Laurier a la plaque brisée.

qu'il a supposé bourré de billets de banque. La cliente partie, il a éventré la chaise et y a trouvé du crin, mais par exemple du crin de la plus belle qualité.

Un curé s'étant aperçu que des vols se commettaient chez lui pendant que son ministère l'appelait au dehors, chargea un habitant de sa commune de surveiller sa maison pendant la grand'messe. La cloche avait à peine appelé les fidèles à l'église, que le surveillant vit une échelle se dresser contre le mur du jardin du presbytère, puis un inconnu paraître sur le mur et descendre doucement dans l'enclos. L'homme suspect s'introduisit dans la maison ; mais quelle fut sa stupéfaction, quand il se vit tête à tête avec un habitant de la commune !

“Que venez-vous faire ici ? demanda celui-ci.

—Mais, qu'y faites-vous vous-même ? reprit le voleur.

—Moi, dit le premier, avec une apparence de bonhomie et d'abandon, ma foi, je viens pour voler le curé, et je crois que vous venez pour en faire autant.”

L'autre ne nia point.

“Puisqu'il en est ainsi, ajouta le surveillant, la messe ne fait que de commencer, si nous buvions d'abord une bouteille à la santé de M. le curé?... Nous ferons notre affaire après.—Tiens, pas mal pensé, ça.”

Et l'on se dirigea vers la cave ; mais, la porte une fois ouverte, le faux voleur poussa rudement le véritable dans l'escalier, et ferma la porte à clef. Une heure après, le piège était ouvert, et le voleur passait de la cave en prison.

Tant que le monde sera monde, on célébrera l'esprit des Gascons.

Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais terre n'a donné naissance à des hommes plus gais.

La Gascogne est, par excellence, la patrie des gens de belle humeur.

Un Gascon qui dînait dans une auberge, faisait avec beaucoup de vitesse l'exercice des dents, persuadé que le moindre temps d'arrêt qu'il se serait permis aurait donné à ses compagnons de table une avance qu'il n'aurait pu rattraper.

Pour le retarder, on lui faisait questions sur questions, mais il ne répondait que par monosyllabes.

—Que mangez-vous ordinairement dans votre pays, les jours gras ? lui demanda-t-on.

—Bœuf, répondit-il.

—Et les jours maigres ?

—Œufs.

—Monsieur, lui demanda un voisin, quel vin y buvez-vous et quelle sorte de pain y mangez-vous ?

—Gris et bis.

Une autre personne, prenant la parole, lui dit :

—J'ai appris ce matin qu'une maladie étrange a terminé les jours de monsieur votre oncle. Faites-nous la grâce de dire comment il est mort.

—Subitement, répondit le Gascon.

Enfin, on ne peut tirer de lui aucun dis-

cours suivi ; mais dès qu'on fut sorti de table, il s'écria :

—A présent, messieurs, je suis prêt à causer comme quatre. De qui parle-t-on ? Je sais tout. Quand je ne sais pas, j'invente. Voyons, quelle hablerie voulez-vous que je dise ? Ah ! que j'ai donc la langue bien pendue !

Le VIOLON ne jouera pas au banquet du maire Beaugrand... mesure de prudence. Il est d'avis que ce gueuleton ne devrait avoir lieu qu'après l'enquête.

La *Patrie* a accusé M. Berthelot d'avoir attaché les bulletins d'Yamaska avec de la ficelle, parce qu'il n'avait pas à sa disposition des enveloppes d'un format assez grand pour contenir 80 bulletins.

Cela prouve tout simplement une chose : c'est que la ficelle est plus forte que la corde.

Dimanche prochain, le Grand-Vicaire Trudel prononcera un sermon devant ses ouailles. Il a pris pour texte : *Spiritus promptus est carotte autem infirma*. L'esprit est prompt, mais la carotte est faible.

Les marchands de tabac de la rue St. Laurent souffrent horriblement d'une inflammation de leurs glandes lacrymales à cause des pleurs qu'ils ne cessent de verser. Le vrai Brazeau continue d'être cruel pour ses concurrents. Il leur fait vider jusqu'à la lie le goblet d'amertume. Il continue de vendre les vrais Crème de la Crème 50 centins. Tous les cigares de 10 centins se donnent pour 5 centins. Les articles de fumeurs sont réduits dans la même proportion, chez le vrai Brazeau, No 47 rue St. Laurent.

Plusieurs de nos abonnés nous écrivent pour avoir le Rapport de la Ferme Expérimentale d'Ottawa. Nous avons pu les induire en erreur lorsque nous avons fait mention de ce Rapport. Nous tenons à avertir nos lecteurs qu'ils peuvent se le procurer en écrivant à l'adresse ci-dessous :

Au gérant de la Ferme Expérimentale  
Ottawa.

Farces de Bobèche.

Citons quelques farces de tréteaux jouées par Bobèche et Galimafré.

Bobèche est sur le pavé, Bobèche désire avoir une condition.

Nouveau Diogène, il se met à crier à travers les rues :

—Valet à vendre ! valet à louer ! valet à prêter ! valet à nourrir ! valet à payer ! valet à bien boire, à bien manger ! valet à ne rien faire ! valet à courtiser la maîtresse, à battre la servante et à jeter le maître par les croisées !

Aussitôt le bonhomme Géronte l'appelle.

—Oh ! là ! là ! mon ami, vous êtes hors de la maison à ce que je vois ?

—Je viens d'en sortir par la fenêtre.

—Eh bien, s'il en est ainsi, je vous prends à mon service.

—Vous êtes bien honnête, monsieur.

—Mais il faut que je sache auparavant ce que vous savez faire.

—Je suis resté dix mois chez un acteur dont je pourrais la perruque.

—Ensuite ?

—Je suis entré chez un invalide qui avait perdu les deux cuisses à l'armée, et dont je cirais les bottes quand il voulait monter à cheval.

—Fort bien, après ?

—J'ai fait une année de service chez le bonhomme Cassandre pour former l'éducation de ses enfants. Il m'avait cédé sur eux son autorité paternelle, fraternelle et sempiternelle.

—Allons, c'est assez de renseignements ; mais qu'est-ce que vous me prendriez, vous entriez chez moi ?

—Monsieur, je n'ai jamais rien pris à personne.

—Charmant ! Vous ne voulez point de gages, mon garçon ?

—Ah ! si, monsieur. Quand je dis que je ne prends rien, c'est que j'attends que l'on me donne.

—Oh ! c'est différent. Eh bien, sur quel pied voulez-vous être chez moi ?

—Sur les deux, monsieur. Un seul serait trop fatigant.

—Je vois, mon ami, que vous êtes un homme jovial ; c'est ce qu'il me faut pour chasser la mélancolie qui s'empare de moi, et vous viendrez à mon service.

—A votre enterrement, si vous voulez, monsieur.

Autre boniment du même :

—Il faut avouer que j'ai marché sur une bien malheureuse étoile ! Me voilà tombé chez un avare où'il faut travailler du matin jusqu'au soir. Je pile, je pile, je pile. En vérité, j'ai peur de devenir pilon. Je diminue, je diminue à vue d'œil. Dame, aussi, je ne mange pas, toutes les vingt-quatre heures ; un morceau de pain gros comme ça d'eau. C'est bien restaurant ! Ah ! faut être juste ; il y a quelquefois des extras. Quand je sors pour affaires, mon maître me dit :

—Bobèche ! Bobèche ! tu vas aller le long des rues ; regarde bien à tes pieds, si tu ne trouves pas quelques carottes, quelques navets. Ce sont de ces petites douceurs qu'un bon maître ne refuse pas à son domestique.

Moi, j'obéis ; sans ça, je mangerais presque toujours ma croute sèche, à moins de la tremper dans mon eau. Je rapporte ce que je trouve. Il va lui-même chercher pour un sou de graisse. Il met ça dans la grande marmite, et ça fait un bouillon à se mirer du quatrième étage.

Ah ! si je pouvais trouver une autre condition, comme je la prendrais ! Je me plaindrais de la dernière, et je suis tombé de fièvre en chaud mal.

THÉÂTRE ROYAL.

On donne actuellement au Théâtre Royal le drame célèbre “Conrad ou la main d'un ami.” Les artistes sont de premier ordre, et il y a foule tous les soirs.

Le Tonneau Rouge, au No. 88 rue St. Laurent, est l'Eden des amis de la bonne chère. C'est le plus beau temple de Bacchus qui existe dans la métropole. On y admire surtout la spécialité des vins purs du Canada. Le free lunch servi de midi à 2 h. p.m. est des plus succulents. Faites une visite au Tonneau Rouge, et vous serez sûrs d'en devenir un habitué.

Le marquis de Calinaux, à qui son médecin a ordonné de se bassiner les yeux à l'eau chaude :

—Joseph, de l'eau bouillante... avec beaucoup de glace... il fait si chaud !

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement : un an, \$2 50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

FEUILLETON DU "VIOLON."

LA ROCHE AUX GUILLEMOTS

Voici la saison des guillemots. D'avril à la fin de mai, avant que les baigneurs parisiens arrivent, on voit paraître soudain, sur la petite plage d'Étretat, quelques vieux messieurs bottés, sanglés en des vestes de chasse. Ils passent quatre ou cinq jours à l'hôtel Hauville, disparaissent, reviennent trois semaines plus tard; puis, après un nouveau séjour, s'en vont définitivement.

On les revoit au printemps suivant. Ce sont les derniers chasseurs de guillemots, ceux qui restent des anciens; car ils étaient une vingtaine de fanatiques, il y a trente ou quarante ans; ils ne sont plus que quelques enrégés tireurs.

Le guillemot est un oiseau voyageur fort rare, dont les habitudes sont étranges. Il habite presque toute l'année les parages de Terre-neuve, des îles Saint-Pierre et Miquelon; mais, au moment des amours, une bande d'émigrants traverse l'Océan, et, tous les ans, vient pondre et couvrir au même endroit, à la roche dite aux Guillemots, près d'Étretat. On n'en trouve que là, rien que là. Ils y sont toujours venus, on les a toujours chassés, et ils reviennent encore; ils reviendront toujours. Sitôt les petits élevés, ils repartent, disparaissent pour un an.

Pourquoi ne vont-ils jamais ailleurs, ne choisissent-ils aucun autre point de cette longue falaise blanche et sans cesse pareille qui court du Pas-de-Calais au Havre? Quelle force, quel instinct invincible, quelle habitude séculaire poussent ces oiseaux à revenir en ce lieu? Quelle première émigration, quelle tempête peut-être a jadis jeté leurs pères sur cette roche? Et pourquoi les fils, les petits-fils, tous les descendants des premiers y sont-ils toujours retournés!

Ils ne sont pas nombreux: une centaine au plus, comme si une seule famille avait cette tradition, accomplissait ce pèlerinage annuel.

Et chaque printemps, dès que la petite tribu voyageuse s'est réinstallée sur sa roche, les mêmes chasseurs aussi reparassent dans le village. On les a connus jeunes autrefois; ils sont vieux aujourd'hui, mais fidèles au rendez-vous régulier qu'ils se sont donné depuis trente ou quarante ans.

Pour rien au monde, ils n'y manqueraient.

C'était par un soir d'avril de l'une des dernières années. Trois des anciens tireurs de guillemots venaient d'arriver; un d'eux manquait, M. d'Arnelles.

Il n'avait écrit à personne, n'avait donné aucune nouvelle! Pourtant il n'était point mort, comme tant d'autres on l'aurait su. Enfin, las d'attendre, les premiers venus se mirent à table, et le dîner touchait à sa fin, quand une voiture roula, dans la cour de l'hôtellerie; et bientôt le retardaire entra.

Il s'assit joyeux, se frottant les mains, mangea de grand appétit, et, comme un de ses compagnons s'étonnait qu'il fût en redingote, il répondit tranquillement:

— Oui, je n'ai pas eu le temps de me changer.

On se coucha en sortant de table, car, pour surprendre les oiseaux, il faut partir bien avant le jour.

Rien de joli comme cette chasse, comme cette promenade matinale.

Dès trois heures du matin, les matelots réveillent les chasseurs en jetant du sable dans les vitres. En quelques minutes en est prêt et on descend sur le perron. Bien que le crépuscule ne se montre point encore, les étoiles sont un peu pâlies; la mer fait grincer les galets: la brise est si fraîche qu'on frissonne un peu malgré les gros habits.

Bientôt les deux barques poussées par les hommes, dévalent brusque-

ment sur la pente de cailloux ronds, avec un bruit de toile qu'on déchire; puis elles se balancent sur les premières vagues. La voile brune monte au mât, se gonfle un peu, palpète, hésite et, bombée de nouveau, ronde comme un ventre, emporte les coques goudronnées vers la grande porte d'aval qu'on distingue vaguement dans l'ombre.

Le ciel s'éclaircit; les ténèbres semblent fondre; la côte paraît voilée encore, la grande côte blanche, droite comme une muraille.

On franchit la Manne-Porte, voûte énorme où passerait un navire; on double la pointe de la Courtine; voici le val d'Antifer, le cap du même nom; et soudain on aperçoit une plage où des centaines de mouettes sont posées. Voici la roche aux Guillemots.

C'est tout simplement une petite bosse de la falaise; et, sur les étroites corniches du roc, des têtes d'oiseaux se montrent, qui regardent les barques.

Ils sont là, immobiles, attendant, ne se risquant point à partir encore. Quelques-uns, piqués sur des rebords avancés, ont l'air assis sur leurs derrières, dressés en forme de bouteille, car ils ont des pattes si courtes qu'ils semblent, quand ils marchent, glisser comme des bêtes à roulettes; et, pour s'envoler, ne pouvant prendre d'élan, il leur faut se laisser tomber comme des pierres, presque jusqu'aux hommes qui les guettent.

Ils connaissent leur infirmité et le danger qu'elle leur crée, et ne se décident pas vite à s'enfuir.

Mais les matelots se mettent à crier, battent leurs bardages avec les tolets de bois, et les oiseaux, pris de peur, s'élançant un à un, dans le vide, précipités jusqu'au ras de la vague; puis, les ailes battant à coup rapides, ils filent, filent et gagnent le large, quand une grêle de plombs ne les jette pas à l'eau.

Pendant une heure on les mitraille ainsi, les forçant à déguerpir l'un après l'autre; et quelquefois les femelles au nid, acharnées à couvrir, ne s'en vont point, et reçoivent coup sur coup les décharges qui font jaillir sur la roche blanche des gouttelettes de sang rose, tandis que la bête expire sans avoir quitté ses œufs.

Le premier jour, M. d'Arnelles chassa avec son train habituel; mais, quand on repartit vers dix heures, sous le haut soleil radieux, qui jetait de grands triangles de lumière dans les échancrures blanches de la côte, il se montra un peu soucieux, rêvant parfois, contre son habitude.

Dès qu'on fut de retour au pays, une sorte de domestique en noir vint lui parler bas. Il sembla réfléchir, hésiter, puis il répondit:

— Non, demain.

Et, le lendemain, la chasse recommença. M. d'Arnelles, cette fois manqua souvent les bêtes, qui pourtant se laissaient choir presque au bout du canon du fusil; et ses amis riant, lui demandaient s'il était amoureux, si quelque trouble secret lui remuait le cœur et l'esprit.

A la fin, il en convint.

— Oui, vraiment, il faut que je parte tantôt, et cela me contrarie.

— Comment, vous partez? Et pourquoi?

— Oh! j'ai une affaire qui m'appelle, je ne puis rester plus longtemps.

Puis on parla d'autre chose. Dès que le déjeuner fut terminé, le valet en noir reparut. M. d'Arnelles ordonna d'ateler; et l'homme allait sortir quand les trois autres chasseurs intervinrent, insistèrent, priant et sollicitant pour retenir leur ami. L'un d'eux, à la fin, demanda:

— Mais, voyons, elle n'est pas si grave, cette affaire, puisque vous avez bien attendu déjà deux jours!

Le chasseur tout à fait perplexe, réfléchissait, visiblement combattu, tiré par le plaisir et une obligation, malheureux et troublé.

Après une longue méditation, il murmura, hésitant:

— C'est que... c'est que... je ne suis pas seul ici; j'ai mon gendre.

Ce furent des cris et des exclamations:

— Votre gendre?... mais où est-il? Alors, tout à coup, il sembla confus, et rougit.

— Comment! vous ne savez pas?... Mais... mais... il est sous la remise. Il est mort.

Un silence de stupéfaction régna. M. d'Arnelles reprit, de plus en plus troublé;

— J'ai eu le malheur de le perdre; et, comme je conduisais le corps chez moi, à Briseville, j'ai fait un petit détour pour ne pas manquer notre rendez-vous. Mais, vous comprenez que je ne puis m'attarder plus longtemps.

Alors, un des chasseurs, plus hardi: — Cependant... puisqu'il est mort... il me semble... qu'il peut bien attendre un jour de plus.

Les deux autres n'hésitèrent plus: — C'est incontestable, dirent-ils.

M. d'Arnelles semblait soulagé d'un grand poids; encore un peu inquiet pourtant, il demanda:

— Mais là... franchement... vous trouvez?

Les trois autres, comme un seul homme, répondirent:

— Parbleu! mon cher, deux jours de plus ou de moins n'y feront rien dans son état.

Alors, tout à fait tranquille, le beau-père se retourna vers le croque-mort: — Et bien! mon ami, ce sera pour après-demain.

FIN

Petit voyage à travers les petits vers.

Il est des gens qui se mettent l'esprit à la torture pour découvrir certains secrets du passé.

Par exemple, ceux-là veulent savoir d'où vient le fameux quatrain fait en 1840 contre Victor Hugo:

Où, ô Hugo, juchera-t-on ton nom?  
Justice enfin rendu que ne t'a-t-on?  
Quand donc au corps qu'Académie on nomme  
De roc en roc grimperas-tu, rare homme?

La vérité est que ce nom est une énigme que les générations nouvelles ne déchiffreront jamais.

Autre, sur quelque chose d'analogue. A l'époque de la publication des *Orientales*, un petit journal littéraire publia une parodie de la fameuse pièce de Djinns:

Hugo  
Cet homme  
In-folio  
Dégomme  
Rimeurs  
De Rome  
Auteurs  
Qu'on nomme  
Ailleurs  
Meilleurs.

Encore un coin du voile qui ne sera pas soulevé.

Un quatrain de Victor Hugo contre les aubergistes:

Au diable, infâme auberge, hôtel de la punaise,  
Où la peau, le matin, se couvre de rougeurs;  
Où la cuisine pue, où l'on dort mal à l'aise;  
Où l'on entend chanter les commis-voyageurs.

Un autre du même:

Vendeur de fricot frelaté,  
Gargotier chez qui l'on friçasse  
L'ordure avec la saleté;  
Hôtelier chez qui l'on ramasse  
Soupe maigre et vaisselle grasse  
Et tous les poux de la cité,  
Ton auberge ainsi que ta face  
Est hure pour la bonne grâce  
Et groin pour la propreté.

FEUTRES NOUVEAUX

DERNIERS STYLES DE PARIS, LONDRES ET NEW-YORK.

VIENNENT D'ÊTRE REÇUS

CHEZ C. ROBERT

Le magasin populaire de chapellerie de Montréal.

PRIX DES PLUS MODÉRÉS

C. ROBERT

Coin des rues St-Laurent et Vitruve.

Aux PATINEURS

GRANDE OUVERTURE DU

PALAIS DE LA PUISSANCE

957—RUE STE-CATHERINE—957

(Entre les rues St-Dominique et St-Constant.

SAMEDI, LE 4 COURANT

Musique par les Membres de la Musique de la Cité

ADMISSION. 10 CTS.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmes. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

Jno

P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE, IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER, IMPRESSIONS DE COMMERCE, Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDERABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU, GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE - THERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin et promptitude, et à prix très modérés.

